

Amitié (*philotès*, φιλότης), Amour (*erôs*, ἔρως) /
Haine (*Neikos*, νεῖκος), Lutte (*Eris*, ἔρις)

■ L'importance de l'amitié (*philia*) sera amplement soulignée par Platon, mais aussi Aristote, et à l'époque hellénistique par les Épicuriens en particulier, et le même Platon se fera tout spécialement le chantre de l'*erôs* philosophique dans le *Phèdre* et le *Banquet*. Mais la promotion théorique de l'une et de l'autre doit d'abord à des auteurs que Parménide, pour l'*erôs*, et surtout Empédocle pour la *philia* (qu'il désigne comme *philotès*). Ce faisant, eux-mêmes transposaient et remodelaient des schèmes mythiques. De fait, la *philotès* d'Empédocle est aussi désignée par lui comme Aphrodite, Harmonie, Cypris, et la façon dont Parménide introduisait l'Amour relève d'une véritable scénographie mythique... Mais l'essentiel est sans doute là : ce qui est pensé à travers *erôs* et *philotès*, c'est une force d'union et d'harmonie, qui donne sa consistance et sa tenue au monde. L'amour rassemble ce qui est éparé, disjoint, et l'unifie, il donne forme à ce qui

en manque, et de surcroît il transmet sa fécondité à ce qu'il a fécondé et formé. En ce sens, Parménide fait de l'*erôs* le relais de l'action de la divinité suprême qui trône au centre du monde de la *doxa*. Ainsi : « Au milieu de celles-ci [les couronnes célestes], se trouve une divinité, qui gouverne toutes choses ; / partout en effet elle commande l'enfantement haïssable et le mélange, / conduisant la femelle à s'unir au mâle, et en retour inversement / le mâle à la femelle » (B 12, B 3-6).

Et la première action de cette divinité consiste, selon ce que nous indique Simplicius, à donner naissance à *Erôs* : « En tout premier, c'est *Erôs* qu'elle médita, entre tous les dieux » (B 13).

■ ■ La force d'union qu'est l'Amitié s'oppose selon Empédocle à la force de Haine ou de Discorde (*Neikos* est sa dénomination principale), qui tout à l'inverse tend à dissocier, défaire, ce qui tient ensemble, unifié. Toutefois, ces deux principes, pour être contraires, n'en sont pas moins complémentaires. En effet, l'action de l'une ne peut se comprendre que dans et à travers son opposition à celle de l'autre : la Haine arrache ce qui est uni par l'Amitié, laquelle exerce inversement son action d'union et d'harmonisation sur ce que la Haine a isolé, démembré. Ainsi, l'un ne peut agir sans l'autre... L'Amitié et la Haine ne se donnent donc jamais pures ? Empédocle évoque en fait les deux situations : c'est le *Sphairos*, sphère-

dieu parfaite, qui figure le Tout exclusivement configuré par la *Philotès*, mais cet état du Tout est un état originaire, à jamais disparu depuis l'irruption de la Haine qui, en un temps donné, entre dans le *Sphairos*, depuis la périphérie, et le démembré (B 30 = 126 Bol., et B 31 = 121 Bol.). Alors succède en un instant, à l'unité harmonieuse parfaite (règne exclusif de l'Amour), la désintégration absolue et acosmique (effet de l'irruption de *Neikos* expulsant *Philotès*, voir le témoignage de Plutarque, ad B 27 = 170 Bol.). Ensuite commence la lutte indéfinie des deux principes, l'Amour reprend pied dans le Tout, réapparaissant au centre d'un mouvement tourbillonnaire (B 35, 4-5 = 201, 4-5), tandis que le *Neikos* défend ses positions. Le monde se constitue dans ses grandes masses, il se différencie progressivement; naissent les vivants, l'homme. À chaque naissance, formation, l'Amour gagne du terrain sur la Haine, sans que celle-ci désarme jamais : *Sphairos* est cette origine perdue vers laquelle tend le devenir.

Voir *Être; Principe*

■■■ La lutte est donc éternelle entre les deux Puissances : seulement virtuelle du temps de *Sphairos*, elle ouvre au devenir, qui vit de cette dualité des Puissances. Et si Empédocle marque dans ses vers l'alternance entre les deux, dont l'hégémonie semble advenir tour à tour, c'est là comme le cadre logique d'un affrontement qui n'a jamais de cesse :

indéfiniment, l'un conduit au multiple, et le multiple doit reconduire à l'un, tantôt l'un tantôt l'autre. Empédocle, sur le mode « relâché » qui est le sien, comme dit Platon dans le *Sophiste*, rejoint en vérité Héraclite, plus « tendu », selon qui : « Il faut savoir que la guerre est commune, et la justice lutte, et que tout advient selon la lutte et la nécessité (*kat'erin kai khreôn*) » (B 80), ou encore : « Guerre (*polemos*) est père de toutes choses, de toutes choses roi, et les uns il a désigné comme des dieux, les autres comme des hommes, il a fait les uns esclaves, et les autres libres » (B 53).

**Atomes (*atomoi ideai*, ἄτομοι ἰδέαι, *den*, δέν),
Vide (*kenon*, κενόν, *ouden*, οὐδέν)**

■ Avant d'être élevés au rang de principes par Épicure, les atomes ont été « inventés » par Leucippe d'Élée et Démocrite d'Abdère. La position de ces derniers doit être comprise par référence à l'ontologie éléate, qu'elle prétend dépasser. Les Éléates figent l'être dans une immobilité et une uniformité, qui conduit par contrecoup à priver d'être le champ phénoménal du devenir (du monde incertain et « trompeur » de la *doxa* de Parménide, l'on passe aux apories du mouvement selon Zénon, jusqu'à la négation de la pluralité chez Mélissos). La conviction que le devenir a une réalité authentique conduit

à poser que l'être compose avec son opposé, le non-être ; cela permet d'affirmer que l'être n'est pas un, mais mobile et en mouvement. Cette composition est précisément celle des atomes (être) et du vide (non-être). Aristote explique ainsi : « Leucippe pensait disposer d'arguments qui, énonçant des propositions en accord avec la sensation, ne supprimeront ni la génération, ni la destruction, ni le mouvement ainsi que la pluralité des êtres. Il se met en accord avec ce qui apparaît pour ces processus, et il accorde à ceux qui établissent l'Un, que le mouvement ne saurait exister sans le vide, ajoutant que le vide est non-être et que rien de l'être n'est non-être. Car ce qui est au sens propre est entièrement et pleinement être. Or, un tel être n'est pas un, car il est illimité en nombre et invisible en raison de la petitesse de ses particules. Ces dernières se déplacent dans le vide (car le vide existe) : en se réunissant, elles produisent la génération, en se séparant, elles produisent la destruction. Elles agissent et subissent dans la mesure où elles se trouvent en contact (en cela, en effet, elles ne sont pas une seule chose) : mais, étant à la fois placées ensemble et entrelacées, elles engendrent. De ce qui est vraiment un, la pluralité ne saurait advenir, ni de ce qui est vraiment plusieurs, l'un, mais cela est impossible » (*De la génération et de la corruption*, I, 8, 325a23-b6).
Voir *Être, Non-être ; Illimité*

■ ■ Démocrite parle proprement, d'après le témoignage de Plutarque (A 57), d'*atomoi ideai*, soit de « formes insécables », face auxquelles se tient le « rien » (*ouden*). Les atomes sont d'ailleurs désignés comme des *den*, néologisme à comprendre comme cette unité compacte dont le rien, littéralement « non-*den* » (*ouden*), est la négation et le complémentaire (il n'y a des *den* que parce qu'il y a du *ouden*). L'être est certes, en tant que tel, un, donc inentamable (et indivisible), comme le voulaient les Éléates, mais il est aussi multiple, divers, articulé : il faut par conséquent que ce multiple, illimité en nombre et en formes, soit constitué d'unités pleines, non susceptibles, dans leur singularité, de changer ni d'être affectées. À partir de là, on comprendra que le Tout est l'effet du jeu de différenciation infini de l'être, dont la multiplicité dans l'unité, ainsi que le devenir, sont rendus effectifs par le non-être qu'est le vide. Selon le compte rendu qu'en donne Théophraste (repris par Simplicius) : « Comme la matière des êtres, ce sont les atomes, ils [Leucippe et Démocrite] font naître les autres choses de leurs différences. Et celles-ci sont de trois sortes, le rythme, la tournure et la disposition (*rhusmos, tropè, diathigè*), ce qui revient à dire la figure, la position et l'ordre (*skhèma, thesis, taxis*). Car le semblable est mû par nature par le semblable, et les congénères se portent les uns vers les autres, et chacune des figures, lorsqu'on l'assemble dans une nouvelle réunion, produit une disposition différente. De la sorte, ils annonçaient de façon raisonnable, étant

donné que leurs principes sont en nombre illimité, pouvoir rendre compte de toutes les affections et de toutes les substances, sous l'effet de quoi une chose naît, et comment. C'est pourquoi ils disent aussi que c'est seulement pour ceux qui posent les éléments en nombre illimité que tout arrive selon la raison. Et s'agissant des figures des atomes, ils disent que leur nombre est illimité, du fait que "rien n'est plus ceci ou cela". En effet, eux-mêmes avancent cela en guise de cause de leur illimitation » (A 38).

■■■ L'atomisme démocritéen s'explique plus fondamentalement par des raisons ontologiques (surmonter le monisme de Parménide) que par des raisons physiques, qui ne font qu'en découler. Les caractéristiques des atomes démocritéens répondent ainsi à celles de l'être parménidien (indivisibles et inentamables, inengendrés, pleins et homogènes, immuables). À l'inverse, Épicure voudra fonder d'abord, pour ne pas dire uniquement, son atomisme sur des considérations strictement physiques, articulées à l'observation de ce qui nous apparaît. Il s'en prendra d'ailleurs de façon bien compréhensible au discrédit qui frappe chez Démocrite les données des sens : pour lui en effet, ces derniers nous aident à déduire les atomes et le vide, mais ce qu'ils nous montrent n'est pas jugé digne de foi ; la connaissance des sens est une connaissance « obscure » (*skotiè*, cf. B 11, et aussi B 9), qui n'est pas sans rappeler le statut de la *doxa* parménidienne. Par ailleurs,

il remettra en question certaines autres fantaisies de la doctrine démocritéenne (comme le fait que le vide ne soit pas : en tant qu'espace, il est ; ou encore, que quelque part dans le tout des atomes puissent avoir des tailles gigantesques, car tout corps visible est matériellement divisible, et ce qui est vrai ici l'est nécessairement ailleurs).

Cercle, cycle (*kuklos*, κύκλος), sphère (*sphaira*, σφαῖρα)

■ La figure du cercle se retrouve de façon récurrente dans l'ensemble des cosmologies présocratiques. Figure parfaite (les points qui constituent le cercle sont tous également équidistants du centre), le cercle représente un état d'équilibre absolu, il est la forme qui nécessairement s'accorde à ce qu'est l'Être considéré dans sa plénitude. C'est ainsi que l'Être, et aussi bien le Tout, sont représentés comme une sphère : l'Être de Parménide est sphérique (B 8, 42-49), l'Être originaire d'Empédocle est également un être sphérique, nommé *Sphairos* (B 27 = 92 Bol. ; ad B 31 = 120 Bol.) ; soumis au devenir, l'Être connaît un cycle des transformations élémentaires, qui reste enserré dans un cercle : « Dans la mesure où ils [les Éléments] ne cessent jamais d'échanger en permanence leurs voies, / dans cette mesure ils sont